

Regency

Mary Balogh

L'ange blond et l'ange noir



J'AI
LU

Mary Balogh

Après avoir passé toute son enfance au pays de Galles, elle a émigré au Canada, où elle vit actuellement. Professeure, elle publie son premier livre en 1985, aussitôt couronné par le prix Romantic Times. Spécialiste des romances historiques Régence, elle figure toujours sur les listes des best-sellers du *New York Times* et a reçu de nombreuses récompenses.

L'ange blond et l'ange noir

Aux Éditions J'ai lu

- Duel d'espions
N° 4373
Le banni
N° 4944
Passion secrète
N° 6011
Une nuit pour s'aimer
N° 10159
Le bel été de Lauren
N° 10169
La maîtresse cachée
N° 10924
Stratagème amoureux
N° 11298
Un bijou si précieux
N° 11762
La perle cachée
N° 11788
La magie de Noël
N° 12807

CES DEMOISELLES DE BATH

- 1 – Inoubliable Francesca
N° 8599
2 – Inoubliable amour
N° 8755
3 – Un instant de pure magie
N° 9185
4 – Au mépris
des convenances
N° 9276

LA FAMILLE HUXTABLE

- 1 – Le temps du mariage
N° 9311
2 – Le temps de la séduction
N° 9389
3 – Le temps de l'amour
N° 9423
4 – Le temps du désir
N° 9530
5 – Le temps du secret
N° 9632

LA SAGA DES BEDWYN

- 1 – Un mariage en blanc
N° 10428
2 – Rêve éveillé
N° 10603
3 – Fausses fiançailles
N° 10620

- 4 – L'amour ou la guerre
N° 10778
5 – L'inconnu de la forêt
N° 10878
6 – Le mystérieux duc
de Bewcastle
N° 10875

LE CLUB DES SURVIVANTS

- 1 – Une demande en mariage
N° 11019
2 – Un mariage surprise
N° 11152
3 – L'échappée belle
N° 11196
4 – Rien qu'un enchantement
N° 11310
5 – Rien qu'une promesse
N° 11482
6 – Rien qu'un baiser
N° 11565
7 – Rien que l'amour
N° 11675

LA SAGA DES WESTCOTT

- 1 – Celui qui m'aimera
N° 12315
2 – Celui qui m'embrassa
N° 12430
3 – Celui qui m'épousera
N° 12717
4 – Celui qui me désirera
N° 13001
5 – La valse de Noël
N° 13100
6 – Celui qui me respectera
N° 13158
7 – Celui qui me charmera
N° 13267

REGENCY

- Une partie de campagne
N° 13220
Le petit défaut
de lady Rotherham
N° 13222
La lady au parapluie noir
N° 13270
La dernière valse
N° 13313
Le double pari
N° 13400

MARY
BALOGH

L'ange blond
et l'ange noir

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Viviane Ascaïn*





Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
DARK ANGEL

Éditeur original
By arrangement with Maria Carvainis Agency, Inc.
First published in the United States by Signet,
an imprint of Dutton Signet,
a division of Penguin Books USA Inc.

© Mary Balogh, 1985

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2022

Qu'est-ce que la « Régence anglaise » ?

La Régence est une période de l'histoire anglaise très prisée des auteurs de romances historiques. Sauf que, pour la plupart d'entre nous, la Régence anglaise est une notion très vague. La Régence, au sens strict, ne dure que de 1811 à 1820. Elle correspond à la fin du règne de George III atteint de folie. Pendant ces quelques années, la Régence est assurée par son fils, le prince régent, le futur George IV. Parfois, le terme de « Régence anglaise » désigne une période plus étendue, de 1795 à 1837, jusqu'au règne de la reine Victoria.

Personnalité excentrique, George IV est réputé pour ses débauches, ses dépenses extravagantes, son mode de vie dépravé. Intelligent, cultivé, il est doté d'un goût très sûr. Architecture, arts décoratifs, mode, il favorise l'émergence de ce qu'on appellera le « style Regency ». Tandis que l'aristocratie, à son image, se distingue par son faste et ses outrances en tout genre, les arts et les lettres rayonnent, de Jane Austen à Mary Shelley en passant par les poètes John Keats et Byron. Toutefois, les idées nouvelles issues de

la Révolution française commencent à se diffuser. On s'interroge sur la place des femmes, l'esclavage, les fondations de la monarchie et la condition ouvrière. À sa façon, la Régence arrime solidement la société britannique à la modernité industrielle du XIX^e siècle.

1

Londres parut vraiment impressionnante aux yeux des deux jeunes filles qui y firent leur entrée dans une imposante berline par une fin d'après-midi d'avril. Au lieu de s'exclamer et de s'émerveiller comme on aurait pu s'y attendre, puisqu'elles n'avaient pratiquement pas cessé de bavarder au cours du long voyage depuis le Gloucestershire, elles restèrent bouche bée, chacune à une portière, tandis que les rues populeuses et misérables des faubourgs étaient peu à peu remplacées par les élégantes artères de Mayfair.

— Nous y voilà, Jenny. Enfin ! soupira l'une d'elles. Et tout à coup, je me sens toute petite et insignifiante. Très...

— Apeurée ? suggéra sa compagne, sans quitter des yeux le spectacle de la rue.

— Oh, tu n'as pas beaucoup de mérite à rester calme et sûre de toi ! objecta Mlle Samantha Newman en se détournant enfin de la vitre. Lord Kersey t'attend ici pour te faire tourner la tête. Essaie d'imaginer n'avoir personne, veux-tu ! Et si tous les beaux messieurs de la ville faisaient

la grimace en me regardant ? Et si je faisais tapisserie dès mon premier bal ? Et si...

Elle s'arrêta, indignée par l'hilarité de son amie, avant de se mettre à rire à son tour.

— Enfin, cela pourrait très bien arriver, tu sais. Cela n'a rien d'impossible !

— Oui, le jour où les poules auront des dents ! rétorqua sans la moindre empathie l'honorable Jennifer Winwood. Il suffit de se souvenir de quelle façon tous les gentlemen du comté se bousculaient pour être les premiers à te demander une danse, lors des fêtes de chez nous !

— Mais nous ne sommes plus en province. Nous sommes à Londres !

— Eh bien, l'épidémie d'orteils écrasés va gagner la capitale, conclut Jennifer avec un regard plein d'affectueuse envie à la radieuse beauté de sa cousine, à ses courtes et soyeuses boucles d'or, ses grands yeux d'azur ombrés de longs cils, son délicat teint de porcelaine que le rose de ses joues sauvait de la fadeur.

Samantha était petite sans l'être trop. Elle avait des formes sans être provocante. Jennifer regrettait souvent son propre physique, plus flamboyant mais moins distingué. Certes, les messieurs admiraient sa chevelure de cuivre bruni – qu'elle n'avait jamais pu se résoudre à couper, même quand les coiffures courtes étaient devenues à la mode –, ses grands yeux sombres, ses longues jambes et sa silhouette généreuse. Mais elle avait souvent la désagréable impression d'avoir l'allure d'une comédienne ou d'une courtisane – bien qu'elle n'ait jamais rencontré aucune représentante de l'une ou l'autre

de ces corporations – plutôt que d'une dame, elle qui aurait plus que tout souhaité devenir la parfaite femme du monde. Et elle ne faisait pas grand cas de l'admiration des messieurs, de toute façon.

Sauf de celle de lord Kersey. *Lionel*. Elle n'avait jamais prononcé son prénom devant qui que ce soit, mais elle se le murmurait parfois pour elle-même, et dans son cœur et ses rêves, il était toujours Lionel. Il allait devenir son époux. Bientôt. Avant la fin de la saison mondaine... Il ferait sa demande en mariage officielle dans les jours ou les semaines à venir et, après la présentation de Jennifer à la Cour et son entrée dans le monde au cours de son premier bal, on préparerait leur mariage qui aurait lieu à l'église St. George. Elle devrait ensuite être de nouveau présentée à la Cour, en tant que femme mariée cette fois-ci.

Bientôt, très bientôt. Cela faisait si longtemps qu'elle attendait. Cinq interminables années...

— Oh, Jenny, je crois que nous sommes arrivées ! Ce doit être Berkeley Square, s'émerveilla Samantha comme la berline s'arrêtait devant l'une des imposantes demeures d'une place élégante.

Elles étaient effectivement arrivées à destination. La porte à deux battants s'ouvrit sur une armée de domestiques en livrée. D'autres descendaient en hâte de la voiture qui avait suivi la leur avec les bagages, pendant que le cocher déroulait le marchepied pour les demoiselles. Cela faisait beaucoup d'agitation pour l'arrivée de deux personnes plutôt insignifiantes, se

dit avec amusement Jennifer, qui avait passé ses vingt premières années dans une relative absence de cérémonie toute campagnarde.

Elle ne demandait pourtant qu'à s'adapter. Elle serait bientôt une femme mariée, la vicomtesse Kersey, et serait seule maîtresse de sa demeure londonienne et de ses domaines en province. Il y avait de quoi tourner la tête d'une jeune fille qui venait pour la première fois dans la capitale. Elle avait dépassé l'âge de faire ses débuts dans le monde mais deux ans plus tôt, alors qu'elle venait d'avoir dix-huit ans et qu'on préparait son entrée dans le monde ainsi que le mariage décidé par son père et le comte de Rushford, le père de Lionel, le jeune homme avait été retenu dans le nord de l'Angleterre par la grave maladie d'un oncle. Jennifer avait beaucoup pleuré ce printemps et cet été-là, pas tant sur le report de ses débuts que sur celui de son mariage. Elle avait si rarement croisé lord Kersey... Et voilà que l'année précédente, le désastre avait encore frappé en janvier avec le décès de sa grand-mère. Il n'avait plus été question de saison ni de mariage.

C'était donc à l'âge canonique de vingt ans qu'elle venait à Londres pour la première fois. Sa seule consolation était que sa cousine Samantha, qui vivait avec eux depuis la mort de ses parents quatre ans plus tôt, venait d'avoir dix-huit ans et pouvait faire ses débuts en même temps qu'elle. Quel soulagement d'avoir une compagne et une confidente ! Et une demoiselle d'honneur à son mariage...

Cela faisait une éternité qu'elle attendait, se dit Jennifer en observant la demeure londonienne de son père. Elle n'avait pas vu lord Kersey depuis plus d'un an, et uniquement au cours de brèves et formelles entrevues à des réceptions ou des fêtes. Elle avait rêvé de lui toutes les nuits et pensé à lui tous les jours. Elle l'aimait passionnément depuis cinq ans. Bientôt, ses rêves deviendraient réalité.

Le majordome s'inclina devant elles avec une déférence pleine de componction, avant de les conduire à la bibliothèque où les attendait le père de Jennifer, le vicomte Nordal, debout derrière son bureau, les mains croisées dans le dos. Il avait certainement entendu le tumulte de leur arrivée, mais venir les accueillir sur le perron n'était pas dans le caractère de papa.

— Oncle Gerald ! s'écria Samantha en courant vers lui, ce qui l'obligea à lui ouvrir les bras. Nous sommes restées sans voix devant la splendeur de tout ce que nous avons vu ! Nous étions collées aux fenêtres de la voiture, bouche bée – n'est-ce pas, Jenny ? Et quel plaisir de vous revoir ! Comment allez-vous ?

— Eh bien, tu n'as apparemment pas perdu ta voix bien longtemps ! Je vais très bien, Samantha, et je suis heureux de vous voir arriver sans encombre toutes les deux. J'ai regretté de ne pas être allé vous chercher moi-même. Il n'est pas bon de laisser deux jeunes personnes voyager seules.

— Seules ? pouffa Samantha. Mais nous étions entourées par une véritable armée, mon oncle ! N'importe quel bandit de grand chemin

aurait compris au premier regard que nous attaquer serait une entreprise suicidaire ! C'est dommage, d'ailleurs. J'ai toujours rêvé de me faire enlever par un séduisant brigand, ajouta-t-elle avec un grand sourire pour rassurer son oncle.

— Vous êtes toutes les deux jolies et en bonne santé, c'est parfait, conclut-il après les avoir observées attentivement. Votre mise est un peu provinciale, bien sûr. Une couturière viendra demain matin. Agatha y a veillé. Elle est venue séjourner avec nous pour s'occuper de vos débuts et du reste. Il faudra l'écouter. Elle saura ce qu'il faut faire pour que vous soyez fin prêtes pour la saison, et pour que vous sachiez comment vous comporter. Maintenant, vous devez être fatiguées par le voyage, et vous devez avoir envie de prendre un peu de repos, les congédia-t-il sans remarquer leurs sourires entendus au nom de leur chaperon.

— Tante Agatha ! se récria Samantha tandis que la gouvernante les conduisait à leurs chambres. Un véritable dragon ! Je me suis toujours demandé comment maman et elle pouvaient être sœurs. Tu crois que nous pourrons tout de même avoir une saison agréable, Jenny ?

— Certainement plus que si elle n'était pas là. Sans tante Agatha, qui nous accompagnerait et nous présenterait en société, Sam ? Qui veillerait à ce que nous recevions et acceptions les bonnes invitations ? Et qui veillerait à ce que nous ne manquions pas de cavaliers au bal, au théâtre et à l'opéra ? Papa ? Tu crois qu'il se donnerait tant de mal ?

— Tu as sans doute raison, admit Samantha, qui ne voyait effectivement pas son oncle, au tempérament si sévère, jouer les marieurs. Oui, elle veillera à ce que nous ayons des cavaliers et à ce que mes pires cauchemars ne deviennent pas réalité. Merci, tante Aggy ! Mais toi, tu n'as pas à te faire de souci pour chercher des cavaliers. Tu auras lord Kersey.

Cette perspective suffit à faire chavirer le cœur de Jennifer. Danser avec Lionel... Peut-être se trouver quelques instants seule avec lui et échanger des baisers. Des baisers... Ses jambes avaient failli se dérober sous elle lorsqu'il lui avait baisé la main, à Noël dernier. Ses jambes la soutiendraient-elles si – non, *lorsque* – il l'embrasserait sur la bouche ?

— Mais je ne pourrai pas danser tout le temps avec lui. On ne danse pas plus de deux fois avec le même cavalier, même quand on est fiancés, tu le sais bien.

— Tu rencontreras peut-être un jeune homme encore plus séduisant, alors ! Et moins froid.

L'opinion de sa cousine sur lord Kersey avait toujours indigné Jennifer. Il avait une magnifique chevelure blonde, de beaux yeux bleus et des traits délicats mais Samantha, qui avait pourtant le même genre de beauté, lui trouvait l'air froid. Bien entendu, son teint, l'animation de son visage et son appétit de vivre épargneraient toujours à Samantha pareille accusation.

Lord Kersey – Lionel – n'avait rien de froid. Bien entendu, ce n'était pas à Samantha qu'il avait adressé son plus beau sourire. Il n'avait sans doute jamais souri à Samantha, d'ailleurs.

Il avait un sourire resplendissant, un sourire qui avait captivé Jennifer quand, à l'âge de quinze ans, elle avait rencontré pour la première fois l'homme que son père lui avait choisi. Elle ne lui en avait jamais voulu de ce mariage arrangé, pas une seule fois. Elle était tombée amoureuse de son promis au premier regard, et elle l'était restée depuis.

— Si je rencontre un homme plus séduisant, je te l'enverrai, Sam. À supposer qu'il ne t'ait pas déjà vue et ne soit pas déjà tombé à tes pieds.

— Quelle excellente idée !

— Je ne pense pas qu'on puisse rencontrer un homme plus séduisant que lord Kersey, de toute façon, reprit Jennifer.

— Je te l'accorde, admit Samantha, mais il se trouve peut-être dans cette vaste métropole un homme aussi séduisant que lord Kersey et qui est attiré par les petites femmes aux cheveux blonds, aux yeux bleus et à la silhouette ordinaire.

— Au fait, Sam, fais attention de ne pas appeler notre tante « Aggy » devant elle. Tu te souviens de son expression quand tu as commis cet impair, l'année dernière à l'enterrement de grand-maman ?

Samantha lui fit une grimace en guise de réponse.

— Ton entêtement te perdra, Gaby, fit remarquer sir Albert Boyle à son compagnon au cours d'une promenade à cheval à Hyde Park, bien trop tôt dans l'après-midi pour les habitudes

de la bonne société. Je suis heureux de te voir revenu en ville, en tout cas. Londres était mortellement ennuyeuse sans toi, ces deux dernières années !

— Tu remarqueras tout de même que je n'ai pas encore trouvé le courage de venir me promener à Rotten Row¹ à cinq heures dès le premier jour, rétorqua sèchement Gabriel Fisher, comte de Thornhill. Demain, peut-être... Demain probablement. Il ne faut pas s'imaginer que je vais me cloîtrer, de peur d'être regardé de travers et de voir toutes les matrones mettre leurs jeunes protégées à l'abri sous leurs jupes pour les soustraire à ma pernicieuse influence. C'est dommage que les robes à paniers ne soient plus à la mode depuis longtemps : elles auraient pu y cacher leurs filles !

— Tu exagères. Et tu as toujours la possibilité de rétablir la vérité, plaida son ami.

— La vérité ? ricana le comte. Qu'est-ce qui te fait dire que les bruits qui courent ne sont pas véridiques ? Comment sais-tu que je ne suis pas l'odieux pervers qu'on a fait de moi ?

— Parce que je te connais, tu sais.

— Je sais, Bertie, admit le comte en regardant approcher sous les volants de leurs ombrelles deux jeunes femmes encore au loin, suivies à une certaine distance par leurs femmes de chambre. Les gens peuvent bien croire ce qu'ils veulent, et le monde et ses amateurs de scandales aller au diable. Il est également parfaitement possible

1. Rotten Row est une allée cavalière de Hyde Park où il était de bon ton de se faire voir en fin d'après-midi aux XVIII^e et XIX^e siècles. (*N.d.T.*)

que je sois encore plus demandé cette année que je ne l'ai jamais été.

— Le scandale ajoute souvent un peu de piment au charme d'un homme. Sans compter que tu es maintenant comte alors qu'il y a deux ans, tu n'étais qu'un simple baron. Et tu es riche comme Crésus. Enfin, c'est ce que je présume. C'est ce que tu m'as toujours dit de ton père.

— Tu ne peux imaginer à quel point je me suis languï, pendant ces deux ans et demi sur le Continent, de voir une véritable beauté anglaise. Rien ne leur est comparable en France, en Italie ou en Suisse, tu peux me croire. Qu'elles soient grandes ou petites, brunes ou blondes, bien en chair ou plus délicates, elles ont toutes un charme exquis typiquement anglais. À ton avis, celles-ci vont-elles faire semblant de ne pas nous voir et baisser les yeux, ou vont-elles nous regarder ? Vont-elles rougir ? Vont-elles nous sourire ?

— Ou faire la grimace, suggéra en riant sir Albert. Elles sont effectivement exquises. Et ce sont des inconnues, malheureusement. À cette époque de l'année, Londres fourmille d'inconnues. Dans quelques semaines, on les aura vues dans une douzaine de réceptions différentes.

— Je ne pense pas que celles-ci fassent la grimace, murmura le comte tandis que leurs montures les rapprochaient des deux jeunes filles, qui auraient dû attendre quelques heures si elles espéraient se faire admirer comme elles le méritaient.

Il souleva son chapeau pour les saluer, les obligeant presque à lever les yeux.

La petite blonde rougit. Elle avait une très jolie façon de rougir. Elle incarnait de façon parfaite la beauté anglaise – le genre de beauté qu'un homme rêvait de rencontrer lorsqu'il commençait à penser au mariage. La grande brune ne rougit pas. Sa chevelure, remarqua-t-il, n'était pas châtain foncé comme il l'avait cru tout d'abord. Quand elle releva la tête, le soleil alluma des reflets de feu dans ses cheveux d'un somptueux auburn. Et elle avait de grands yeux noirs. Quant à sa silhouette... Si l'autre jeune fille pouvait donner des envies de mariage même à un célibataire endurci, celle-ci pouvait lui donner de tout autres idées. Elle était exactement le genre de beauté anglaise qu'au cours de ces longs mois d'exil il avait rêvé d'avoir nue dans son lit.

— Bonjour !

Avec son sourire le plus charmeur, il braqua ses yeux de braise non sur la beauté blonde qui avait tout d'abord attiré son attention, et qui s'était arrêtée pour esquisser une révérence, mais sur sa voluptueuse compagne, qui lui accorda tout juste un regard et consentit à peine à marquer une pause. Quel dommage qu'il s'agisse de toute évidence d'une femme du monde, ne put-il s'empêcher de penser.

— Bonjour, renchérit sir Albert tandis que les deux femmes de chambre se rapprochaient.

Les deux messieurs poursuivirent leur chemin sans se retourner.

— On rêverait de la mettre dans son lit, marmonna le comte. J'en ai l'eau à la bouche. Il va falloir que je me trouve une maîtresse, Bertie.

Crois-moi si tu veux, mais je n'ai connu personne depuis mon départ d'Angleterre, à part une brève rencontre avec une prostituée, suivie de quelques semaines d'angoisse à la pensée de ce qu'elle avait pu me laisser, en plus d'une heure d'exercice épuisant et modérément satisfaisant. Je n'ai jamais renouvelé l'expérience. Et prendre une maîtresse me semblait un manque de respect envers Catherine. Je vais devoir faire le tour des théâtres et des opéras pour voir qui est disponible. Je ne peux tout de même pas rester à saliver au parc tous les après-midi !

— Des cheveux de rayons de lune et des yeux de myosotis ! s'écria sir Albert, saisi d'un accès de poésie. Dans quelques jours, elle va traîner une armée de soupirants après elle. Surtout si sa dot va de pair avec son visage.

— Ah, c'est la blonde que tu as remarquée ? Quant à moi, c'est la dame aux longues jambes qui m'a donné des idées indécentes. Oh, Bertie, sentir ces jambes s'enrouler autour des miennes ! Oui, je suis vraiment heureux d'être revenu en Angleterre, scandale ou pas.

Il savait qu'il aurait dû passer le printemps à Chalcote, au lieu de reporter son retour à l'été. Cela faisait un peu plus d'un an que le vieux comte était mort – après son départ pour le Continent avec Catherine, la seconde épouse de son père. Il aurait dû se hâter de rentrer dès que la nouvelle lui était parvenue, mais il n'était pas question de ramener Catherine en Angleterre et il ne pouvait pas la laisser seule à ce moment-là. Rester à ses côtés lui avait semblé plus important

que rentrer au pays, où il serait de toute façon arrivé trop tard pour assister aux funérailles.

Il aurait fallu qu'il rentre à présent, mais Bertie avait raison. Il avait un tempérament obstiné. Arriver à Londres pour la saison était pure folie, alors que pratiquement tout le monde pensait qu'il s'était enfui sur le Continent avec la femme de son père, enceinte de ses œuvres, et qu'il l'avait maintenant abandonnée seule en Suisse avec leur fille. Catherine y vivait très confortablement avec l'enfant. Il lui avait offert la protection de sa compagnie pendant toute sa grossesse, et pratiquement une année après la naissance de l'enfant. Elle était désormais tout à fait capable de vivre de façon indépendante, et lui avait eu le mal du pays.

Il aurait été préférable de rentrer directement à Chalcote. C'est ce qu'il aurait dû faire, et ce qu'il avait pensé faire tout d'abord. Il aurait mieux valu affronter la capitale l'année prochaine ou la suivante, une fois le scandale retombé. Sauf que le scandale ne retomberait jamais. Dès qu'il mettrait le pied à Londres, maintenant ou dans dix ans, les ragots repartiraient de plus belle.

Il n'avait jamais paru avoir peur du scandale ni manifesté la moindre préoccupation pour le qu'en-dira-t-on. Il y attachait probablement autant d'importance que n'importe qui, mais il se serait fait hacher menu plutôt que de le montrer. Il n'avait rien fait pour corriger les conclusions erronées que chacun avait tirées lorsqu'il avait arraché à la vindicte de son père sa belle-mère enceinte qui venait d'avouer sa

grossesse. Comme Gabriel l'avait deviné, son père, malade bien avant son remariage, n'avait jamais consommé cette union. Il avait craint que son père ne fasse du mal à Catherine ou à l'enfant à naître, ou qu'il renie ouvertement sa paternité et la déshonore à jamais. Le vieux comte n'en avait rien fait, mais les ragots avaient donné lieu à un immense scandale quand l'état de Catherine et sa fuite sur le Continent avec son beau-fils avaient été connus.

Les gens pouvaient bien penser ce qu'ils voulaient, s'était dit l'actuel comte de Thornhill. Il vivait en Suisse avec Catherine lorsqu'elle lui avait enfin révélé le nom du père de son enfant.

Il aurait dû revenir tuer cet homme, avait-il souvent regretté depuis. Mais, comme Catherine le lui avait expliqué, il ne s'agissait pas d'un viol. Cette petite sotte était tombée amoureuse du gredin qui l'avait engrossée – elle, la femme d'un homme qui saurait immédiatement qu'elle l'avait trompée – et qui avait ensuite disparu dès que sa faute avait risqué d'éclater au grand jour.

Voilà comment le comte de Thornhill était de retour quinze mois après la mort soudaine de son père, et près d'un an après la naissance de la petite fille qui portait le nom de son père, alors qu'il était de notoriété publique qu'elle n'était pas de lui.

Il était de retour et venait stupidement se jeter dans la gueule du loup et lorgner des beautés anglaises, débarquées dans la capitale pour la grande foire au mariage annuelle. Leurs parents seraient probablement outrés – et verts de rage – s'ils apprenaient que le comte de Thornhill venait

de saluer leurs filles, et qu'il avait imaginé l'une d'elles nue sous lui, ses longues jambes mêlées aux siennes.

— Demain, Bertie, si le temps le permet, nous suivrons la mode et viendrons à l'heure d'affluence. Et demain également, j'accepterai quelques-unes de mes invitations. J'en ai reçu un nombre étonnant, figure-toi ! Je suppose que mon nouveau titre et surtout, comme tu l'as deviné, ma fortune nouvelle font beaucoup pour éclipser ma réputation.

— On va se presser pour te rencontrer, s'amusa sir Albert, ne serait-ce que pour voir si des cornes et une queue ne te sont pas poussées et si tu n'as pas les pieds fourchus. Cela va bien avec ton nom d'archange. Gabriel-aux-pieds-fourchus, ça me plaît beaucoup !

À quoi ressemblerait cette chevelure de cuivre bruni sans chapeau, à la lueur de centaines de chandelles ? Le découvrirait-il un jour ? Le laisserait-on s'approcher suffisamment de cette femme pour s'en rendre compte ?

Il jeta un regard par-dessus son épaule, mais les deux jeunes filles avaient disparu.

— Eh bien, nous ne passons pas tout à fait inaperçues, se félicita Samantha. J'ai même lu une certaine admiration dans leurs regards. Je me demande qui ils sont. Le saurons-nous un jour, à ton avis ?

— Certainement. Ce sont visiblement des hommes du monde. Et comment ne t'admireraient-ils pas ? Chez nous, tous les

messieurs t'admirent. Je ne vois pas pourquoi il en irait différemment à Londres.

— Je regrette simplement notre allure provinciale ! soupira Samantha. Oh, comme j'aimerais que les vêtements que nous avons commandés ce matin soient déjà prêts ! Tante Aggy a été un amour, malgré sa figure de carême, d'insister pour en commander autant. Je l'aurais volontiers embrassée, mais je ne pense pas qu'elle soit du genre à aimer qu'on lui saute au cou. Je me demande si notre oncle Percy... Enfin, peu importe ! Comme j'aimerais avoir la robe de promenade bleue qui sera prête la semaine prochaine...

— Je ne suis pas certaine que ces messieurs aient bien fait de nous adresser la parole. Qu'ils se bornent à nous saluer avant de poursuivre leur chemin aurait été plus convenable.

— Le brun était très bel homme. Aussi beau que lord Kersey, dans un style opposé, mais je crois que je préfère son compagnon. Il avait un sourire plein de douceur et n'avait rien de diabolique, lui.

Jennifer ne pensait pas que le monsieur brun était aussi bel homme que Lionel. Il était trop brun, il avait un visage trop mince et l'air trop hardi. Il avait plongé son regard dans le sien comme s'il la voyait non seulement sans vêtements, mais aussi sans sa peau et ses os. Et son regard et son sourire s'étaient braqués directement sur elle. Ce n'était absolument pas correct. S'il avait voulu se montrer courtois, il se serait contenté de soulever son chapeau, de sourire légèrement et de passer son chemin,

et ce salut aurait été adressé à toutes deux. Sa conduite n'était pas celle d'un gentleman. Peut-être venaient-elles de rencontrer un de ces débauchés qui, disait-on, abondaient à Londres...

— C'est vrai, admit-elle, il avait vraiment l'air diabolique. Contrairement à lord Kersey. Tu as tout à fait raison de dire que tous deux ont des beautés opposées. Ce monsieur ressemble à Lucifer, tandis que lord Kersey ressemble à un ange.

— L'ange Gabriel et le diable Lucifer, s'esclaffa Samantha en jouant avec son ombrelle. Oh, cette promenade m'a fait un bien fou, Jenny, même si tante Aggy nous a formellement interdit de montrer le bout de notre nez dans le moindre endroit à la mode jusqu'à la semaine prochaine. Deux messieurs nous ont saluées et nous ont souhaité une bonne journée, et mon moral s'est envolé, même si l'un des deux ressemblait à Lucifer. À un très séduisant Lucifer, faut-il préciser... Tu as de la chance : tu n'as pas besoin d'attendre une semaine, toi ! Lord Kersey viendra te rendre visite demain matin.

— C'est vrai.

Jennifer se prit à rêver. Un billet était arrivé dans la matinée. Lionel était de retour en ville et il viendrait voir son père – et elle – le lendemain matin.

Il était parfois difficile de se souvenir qu'on avait vingt ans et qu'on était une femme du monde. Il était parfois difficile de ne pas faire tourner son ombrelle comme une toupie et de ne pas crier sa joie à la terre entière. Demain,

elle reverrait Lionel. Demain – peut-être – elle serait officiellement fiancée avec lui.

Demain... Mon Dieu, demain arriverait-il jamais ?

Lady Brill, la tante de Jennifer et Samantha, était veuve d'un simple baronnet et seulement fille et sœur de vicomte, mais elle avait une autorité et une assurance qu'aurait pu lui envier une duchesse, acquises au cours de longues années passées dans la capitale. Il aurait été impossible à n'importe quelle couturière digne de ce nom de livrer un vêtement en moins de vingt-quatre heures. Et pourtant, grâce aux cajoleries et à l'insistance de lady Brill, le matin suivant les longues heures passées par Mme Sophie à Berkeley Square avec l'honorable demoiselle Jennifer Winwood et Mlle Samantha Newman, une robe de matinée vert pâle fut livrée à la première par l'assistante de Madame, qui s'assura avant de repartir qu'aucune retouche n'était nécessaire.

Jennifer devait être vêtue à la dernière mode pour recevoir la première visite officielle du vicomte Kersey.

Et elle devait se montrer modeste et se conduire en femme du monde, se répéta-t-elle en passant une main sur sa nouvelle robe pour

en effacer un faux pli imaginaire. Son cœur battait à tout rompre, et elle avait du mal à respirer calmement. Samantha venait de faire irruption dans sa chambre pour l'avertir que le comte et la comtesse de Rushford, accompagnés du vicomte Kersey, étaient arrivés.

— Tu es ravissante ! s'écria-t-elle, pleine d'admiration et d'envie, depuis le seuil de la porte. Quel effet cela te fait-il, Jenny, de rencontrer ton futur mari ?

Cela lui faisait l'effet d'avoir des semelles de plomb. Si elle avait pu avaler quoi que ce soit au petit déjeuner, elle aurait eu la nausée. Elle se sentait déjà nauséuse, de toute façon.

— Crois-tu que j'aurais dû me faire couper les cheveux ? s' alarma-t-elle. Ils sont vraiment très longs, et la mode est aux cheveux courts, d'après tante Agatha.

— Ce chignon est très joli, surtout avec ces petites boucles dans le cou, la rassura Samantha. J'aurais cru que tu sauterais de joie...

— Comment veux-tu que je fasse ? Je suis incapable de faire un pas ! Cela fait plus d'un an, Sam, et nous ne nous sommes jamais trouvés seuls tous les deux, nous n'avons même jamais été ensemble plus de cinq minutes ! Et s'il avait changé d'avis ? S'il n'avait jamais voulu de ce mariage, en réalité ? Cela fait des années qu'il a été arrangé par nos pères ! Cela m'a toujours convenu, mais est-ce que cela lui convient vraiment, à lui ?

— Rien n'oblige les hommes au mariage, Jenny. Les femmes y sont quelquefois contraintes, car nous avons rarement notre mot à dire sur notre

avenir. C'est ainsi que va le monde, hélas, mais il en est différemment pour les hommes. Si ce mariage ne convenait pas à lord Kersey, cela fait longtemps qu'il l'aurait dit et on n'en aurait plus parlé. Tu te ronges les sangs pour rien. C'est la première fois que je t'entends exprimer le moindre doute...

Elle avait si bien étouffé ses doutes qu'elle n'en avait pas eu conscience elle-même. Elle avait craint de voir tous ses rêves s'écrouler. Elle ignorait ce qu'elle ferait si cela se produisait. Un vide épouvantable s'installerait dans sa vie et dans son cœur.

— Si on ne me fait pas appeler très bientôt, je crois que je vais m'écrouler sur le sol. Peut-être s'agit-il d'une simple visite de courtoisie, Sam. Qu'en penses-tu ? Cela fait plus d'un an que nous ne nous sommes pas vus, après tout. Il nous rendra encore quelques visites avant d'en venir au fait, tu ne crois pas ? Je me fais du souci pour rien, tu as raison ! Et je suis probablement habillée trop élégamment. Lord et lady Rushford, et Lio... leur fils vont rire derrière mon dos. Ses parents ne seraient pas venus avec lui s'il s'agissait de rompre, n'est-ce pas ?

Un valet de pied frappa à la porte pour annoncer que Mlle Winwood était demandée au salon rose.

Jennifer prit une profonde inspiration tandis que sa cousine l'étreignait affectueusement. Quelques secondes plus tard, elle descendait l'escalier avec toute la tranquille dignité qu'on était en droit d'attendre d'une jeune fille comme il faut.

Elle allait le revoir... Serait-il comme dans son souvenir ? Serait-elle capable de se conduire comme une femme, elle qui avait atteint l'âge canonique de vingt ans ?

Trois messieurs se levèrent à son entrée au salon, une dame resta assise. Jennifer fit la révérence devant son père, puis devant le comte et la comtesse de Rushford quand son père la leur présenta. Le comte était imposant, avec un air hautain comme dans ses souvenirs. Samantha avait fait remarquer un jour qu'il évoquait une copie plus âgée de son fils, mais Jennifer ne leur avait jamais trouvé la moindre ressemblance. Lionel ne pourrait jamais devenir aussi rébarbatif. La comtesse, une petite femme sans rien de particulier, avait l'air placide. Qu'elle ait pu donner le jour à un fils aussi beau était difficile à admettre.

Le comte la salua d'un signe de tête et la détailla de la tête aux pieds, les lèvres pincées, comme si elle était un objet qu'il envisageait d'acheter. Mais c'était de l'approbation qu'elle lisait dans son regard. La comtesse lui adressa un sourire rassurant et alla jusqu'à se lever pour la prendre dans ses bras.

— Jennifer, mon petit ! Toujours aussi ravissante. Et quelle jolie robe !

Son père lui désigna ensuite le troisième monsieur. Elle vit enfin le vicomte Kersey et lui fit la révérence. Avant chacune des rares occasions où ils s'étaient rencontrés ces cinq dernières années, elle s'était toujours anxieusement demandé s'il serait aussi beau que dans son souvenir. Et à chaque fois, elle l'avait trouvé

encore plus magnifique. Ce fut de nouveau le cas cette fois-ci.

Le vicomte Kersey ne se contentait pas d'être beau et élégant. Il était la perfection même. Il n'y avait aucun trait de son visage, aucune partie de son corps susceptible d'être améliorée. Ce fut ce qui frappa Jennifer en regardant la blondeur argentée de ses cheveux, l'azur profond de ses yeux, la grâce de ses traits et les proportions parfaites de son corps sous les vêtements impeccablement coupés. Il était un peu plus grand qu'elle, heureusement. L'idée qu'elle pourrait encore grandir et le dépasser l'avait terrifiée, mais le danger était passé maintenant.

Sans la quitter des yeux, il s'inclina devant elle. Samantha l'avait toujours trouvé froid, et c'était la même impression qui troublait maintenant Jennifer. Il prononça les paroles qui convenaient et prit ensuite courtoisement part à la conversation, mais il ne sourit jamais. Elle ne souriait pas non plus, cela dit. Il la trouvait certainement froide, lui aussi. Comment se sentir à l'aise en pareilles circonstances ? Elle resta très raide sur son siège, consciente d'être évaluée par les parents du vicomte.

Il ne s'agissait donc que d'une visite de politesse, finalement, se dit-elle au bout de quelques minutes. En attendre quoi que ce soit d'autre était ridicule, alors qu'ils ne s'étaient pas vus depuis si longtemps. Tout ce qu'elle espérait, c'était que sa tenue ne leur ferait pas comprendre qu'elle avait attendu autre chose.

— Je vais vous montrer les nouvelles acquisitions de ma bibliothèque dont je vous ai parlé